

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 10.
ABONNEMENTS.	2 CENTS	ADMINISTRATION ET REDACTION:
Un an \$ 1.00	LE NUMERO.	32 RUE BONSECOURS
Six mois 50		Botte 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois 25		

MONTREAL, 8 SEPTEMBRE 1881.

PHAROLD LE BOHEMIEN.

XIX

(Suite)

—En tous cas, vous avez bien fait de ne pas tarder davantage, répliqua le blessé avec aigreur, car à la façon dont je souffre, il eût été fort possible que la mort vous eût prévenu.

—Ne dites pas cela, Roger, répartit le comte d'un air peiné, et surtout ne vous laissez pas abattre à ce point par la souffrance. Votre état n'a pas la gravité que vous lui supposez.

—Je suis dangereusement blessé, d'Erbray, dit le baron en hochant la tête, et là-dessus je ne me fais pas illusion. Je l'ai été plus d'une fois. Mais jamais je n'ai senti ce que j'éprouve aujourd'hui. On pronènerait un fer rouge dans ma blessure que je ne souffrirais pas davantage, et ces

damnés bohémiens ne m'ont que trop bien tenu parole. J'ai des raisons qui me rassuraient, était précisé

—Mais il n'en est rien, Roger, répartit doucement le comte,



Rassemblant ses forces, il redressa soudain son corps brisé. (Page 197, col. 2.)

—Pourquoi donc alors ce prêtre que vous m'avez envoyé que vous éprouviez.

et cette douleur qui vous épouvante devrait au contraire vous rassurer. J'ai toujours entendu dire que plus une blessure est grave, et moins l'on en souffre. N'est-il pas vrai, docteur? ajouta-t-il en se tournant vers le chirurgien.

—Certainement, répondit celui-ci, qui sans doute eût confirmé avec le même empressement toute assertion de nature à rassurer son malade, et tout à l'heure je le disais moi-même à M. le baron.

—Vous! répliqua brutalement le blessé. Que le diable m'emporte si vous m'en avez dit un mot!

—Pardonnez-moi, monsieur, répartit le chirurgien sans se déconcerter, je vous ai plusieurs fois répété que votre blessure ne m'inspirait aucune inquiétude, et une

—Pourquoi donc alors ce prêtre que vous m'avez envoyé

m'a-t-il affirmé que les instants qui me restaient à vivre étaient comptés ?

—Quel prêtre ? demanda le comte en regardant le chirurgien d'un air surpris et mécontent.

—Le recteur de la paroisse, répondit ce dernier en rougissant. Il est accouru ici en apprenant qu'il s'y trouvait deux personnes assez grièvement blessées, et comme il insistait pour voir monsieur, je n'ai pas cru devoir m'y opposer.

—C'est le tort que vous avez eu, répliqua sèchement le comte. Vous saviez que sa visite ne pouvait être que préjudiciable à votre malade, et il fallait user de votre autorité pour l'empêcher.

—Je lui avais recommandé d'éviter avec soin tout ce qui pourrait émouvoir trop vivement M. le baron, ou lui donner de fausses inquiétudes, observa le chirurgien, en guise de justification.

—Alors il n'a pas tenu grand compte de vos recommandations, fit le baron avec un ricanement ironique. Il m'a positivement déclaré tenir de vous-même que tout espoir de salut était perdu, et que la seule chose qui me restât à faire était de me préparer à paraître devant Dieu.

—Mais je ne lui avais pas dit un mot de cela ! s'écria le chirurgien effrayé.

—Vous voyez bien, Roger, dit le comte en haussant légèrement les épaules. Tout cela n'est pas sérieux, et vous auriez le plus grand tort d'y attacher la moindre importance. Quant à vos souffrances, nous trouverons moyen de les rendre supportables, n'est-ce pas docteur ?

—Oh ! sans aucun doute, répondit le chirurgien. Il y a trop peu de temps que les remèdes sont appliqués pour avoir eu le temps d'agir d'une façon efficace. Mais de ici à quelques heures la douleur diminuera notablement. Il est même fort possible qu'elle s'apaise tout à fait.

Mais en même temps il lança au comte un regard qui semblait démentir ses paroles, et dont un haussement d'épaules à peine perceptible compléta la signification.

—Voilà le premier mot consolant qui vous soit encore échappé, docteur, dit le baron avec une sourde ironie, et vous auriez bien pu ne pas tant me le faire attendre. Mais ne pourriez-vous extraire cette balle ? C'est sûrement elle qui me torture de la sorte, et il me semble que si elle était enlevée, je serais immédiatement soulagé.

—Nous l'extrairons, monsieur le baron, répondit le chirurgien d'un ton encourageant. Mais il faut laisser à la première inflammation le temps de se calmer. Si je vous écoutais, au lieu d'apaiser la douleur, je l'exaspérerais, et fort inutilement.

—Alors vous ne me toucherez pas, je vous en réponds, je souffre bien assez comme cela sans que vos maudits instruments s'en mêlent.

—Vous pouvez avoir confiance en votre chirurgien, Roger, intervint le comte. Il ne négligera rien de ce qui peut vous soulager, et sans doute, ajouta-t-il en se tournant du côté du médecin, il ne s'opposera pas à ce que je vous entretienne pendant quelques instants ?

—Non, certes, se hâta de répondre le chirurgien, et je vous laisse le champ libre, monsieur le comte.

—Je vous en prie, repartit celui-ci.

Et il suivit du regard le médecin qui s'éloignait jusqu'à ce

qu'il l'eût vu refermer la porte derrière lui. Feignant alors de se rappeler une chose qu'il avait oubliée, et faisant signe au baron qu'il allait revenir dans un instant, il passa lui-même dans l'antichambre.

—Que pensez-vous de votre malade, docteur ? dit-il brusquement au chirurgien. Vous venez de dire que ses souffrances diminueraient dans quelques heures. Mais il m'a semblé que vous aviez une arrière-pensée.

—Elles diminueront en effet, mais par suite des progrès de la gangrène, qui s'est déjà déclarée.

Le comte pâlit.

—Ainsi le baron est perdu ? dit-il vivement.

—Autant qu'un homme peut l'être ; il n'y a pas le moindre espoir à conserver. La balle a pénétré obliquement par le côté droit, et elle a causé de tels ravages dans la poitrine et dans les articulations des vertèbres, qu'il est impossible de l'extraire et y réussit-on, les désordres qu'elle a produits n'en seraient pas moins mortels.

—Combien de temps pensez-vous qu'il ait encore à vivre ? demanda le comte.

—A quelques heures près, je ne puis le dire. Mais je ne crois pas qu'il passe la nuit prochaine.

—Il n'y a pas à craindre qu'il s'éteigne brusquement ?

—Non. La mort sera lente et très probablement déterminée par la gangrène.

Et, s'il fallait le décider à mettre ordre à ses affaires, quel moment vous paraîtrait le plus favorable ?

—Incontestablement celui où la gangrène aura envahi toute la plaie. L'intelligence restera entière, et les souffrances auront disparu.

—Je vous remercie, docteur, c'est tout ce que je désirais savoir.

Et le comte pleinement rassuré par les derniers renseignements qu'il venait d'obtenir, se hâta de retourner auprès de son ami.

—Je viens de m'occuper de vous, Roger, ou plutôt de notre vengeance commune, lui dit-il en souriant. L'insuccès de la nuit dernière ne m'a pas découragé, bien au contraire, et j'ai étroitement traqué ces misérables dans mes bois. Ils est impossible qu'ils échappent. Leur arrestation n'est plus qu'une affaire de temps et de patience, de vigilance surtout, et depuis ce matin je donne ordre sur ordre pour qu'on fasse bonne garde.

—Vous n'avez donc pas encore retrouvé votre fils ? demanda le baron qui ne se faisait pas illusion sur le véritable mobile de l'acharnement du comte.

—Non, répondit le vieillard avec une douleur qui cette fois était sincère, et Dieu sais si je le reverrai jamais ! Mais s'ils ont attenté à sa vie, malheur à eux ! car je tirerai de sa mort... et de la blessure qu'ils vous ont faite une terrible vengeance.

—Pour ce qui est de ma blessure, ne vous en inquiétez pas, d'Erbray, repartit le baron avec une haine concentrée qui contracta ses traits. Je m'en charge, et si je sors vivant de ce lit, ce que je commence à croire, car ma souffrance s'apaise déjà, j'apprendrai à ce Pharoïd et à tous ses coquins ce qu'il en coûte de s'attaquer à moi !

—Pharoïd était en effet avec ces bohémiens, observa le comte. L'avez-vous donc pu voir ?

—Certes, et aussi distinctement que je vous vois.

—J'osais à peine l'espérer, repartit le comte qui avait laissé échapper un vif mouvement de joie, car on n'avait dit que vous étiez tombé au moment même où il arrivait. Alors, s'il était anénié devant vous, vous pourriez le reconnaître.

—Vous y pouvez compter ; mais vous ne le tenez pas encore, d'Erbray.

—Non, malheureusement, mais il ne m'échappera pas tous les jours. Aussi, maintenant que vous voilà plus calme, peut-être serait-il bon, pour vous mettre l'esprit tout à fait en repos, de faire tout de suite et de signer devant témoins la déclaration dont hier nous sommes convenus. Voici le portefeuille et le billet dont je vous ai parlé. Nous les enfermerons dans votre valise, que j'ai envoyé chercher, dès qu'elle sera arrivée ; vous les en tirerez devant les témoins, et de cette façon toutes les apparences seront sauvées.

Le visage du baron s'était assombri. Il resta un instant sans répondre, puis relevant tout à coup la tête et fixant un regard perçant sur le comte :

—Vous êtes bien pressé, d'Erbray, dit-il avec ironie. Avez-vous donc peur que je ne puisse attendre l'arrivée des juges ?

Mais le comte était sur ses gardes. Il ne se déconcerta pas.

—Quelle idée, Roger ! dit-il avec un sourire. Il faut que les discours de ce prêtre vous aient bien vivement frappé l'esprit pour que dans une proposition aussi simple vous voyiez une arrière-pensée. Je l'ai faite uniquement dans votre intérêt, parce que vous me paraissez beaucoup moins abattu qu'à mon arrivée, et que l'occasion me semblait favorable. Puis, à ne vous rien cacher, j'ai grand espoir de saisir, cette nuit même, ce Pharold à certain piège que je suis en train de lui tendre, et je n'étais pas fâché de prendre mes précautions à l'avance.

Vraiment ! dit le baron d'un air railleur. Alors, mon cher d'Erbray, avant de me mettre en présence de ces enragés, vous n'auriez pas mal fait d'essayer d'abord de ce piège. C'eût été plus sûr peut-être, et en tout cas je n'aurais pas reçu cette balle, ce qui est bien quelque chose.

Vous avez en vérité une imagination terrible, Roger, répondit le comte, et l'on ne peut rien vous dire sans que vous en tiriez aussitôt les plus étranges conséquences. Mais ce piège, c'est votre expédition qui m'a fourni les moyens de le tendre. Un des braconniers a été arrêté, vous ne l'ignorez pas et c'est sur les tentatives que Pharold ne manquera pas de faire pour le délivrer que je fonde mes espérances. Du reste, puisque ma proposition vous est désagréable, n'en parlons plus. Le prévôt de Derval viendra sans doute au château dans la journée, et vous ferez votre déclaration devant lui. Mais vous savez combien ces juges sont méticuleux et formalistes, et je crains fort que ses questions sans fin et l'appareil dont il voudra s'entourer ne vous causent une fatigue bien grande pour votre état.

—Non, non qu'ils viennent, s'écria le baron avec une sourde rage. Loin de m'être désagréable, leur visite me donnera le seul plaisir que je puisse maintenant goûter, et, soyez tranquille, j'arrangerai votre Pharold de la belle façon ! N'est-ce pas à devenir fou de penser que moi, dont l'épée s'est croisée avec celle de tant de braves gentilshommes, et toujours avec avantage, j'aie été réduit à cet état par un misérable bohémien ! mais je lui revaudrai cela, à lui et à tous les siens, car

le diable m'emporte si je sais lequel a tiré sur moi.

Tant mieux ! répliqua vivement le comte, vous n'en serez que plus à l'aise dans votre déposition. Et même, si vous m'en croyez, quand il sera question de l'affaire de la nuit dernière, évitez soigneusement de charger Pharold, faites ressortir au contraire tout ce qui lui peut être favorable, par exemple cette circonstance qui n'a pu vous échapper, qu'il a fait son possible pour éviter une collision, et qu'eût-il même tiré ce que vous n'avez pu voir, ce n'a été qu'à son corps défendant.

—Mais pourquoi cela ?

—Parce que cette apparence de générosité vous donnera le beau rôle aux yeux des juges et ajoutera d'autant plus de poids à vos autres déclarations. On pourrait croire si l'on apercevait la moindre passion dans vos paroles, que les événements de la nuit dernière ont influé sur votre témoignage. On rejettera cette idée et si l'on vous trouve impartial et modéré jusqu'à un scrupule.

—Oui, oui, je comprends, fit le baron... Ah ! d'Erbray, ajouta-t-il avec un sourire moqueur, comme vous laissez ce Pharold !

—Eh ! n'ai-je donc pas sujet de le haïr ! s'écria le comte. Le sang des miens n'est-il pas sur ses mains ? N'a-t-il pas versé le vôtre ? Pour motiver les plus terribles représailles, il suffirait d'un seul de ces crimes, Rogers, et il n'eût pas assassiné Lalandee, il n'aurait pas fait disparaître mon fils, que pour l'attentat commis sur votre personne, je ne les en poursuivrais pas moins, lui et les siens, avec la même rigueur et le même acharnement.

Le baron d'Escoubac ne fut point dupe de cette protestation. Mais il saisit avidement l'occasion qu'elle lui offrait de placer une demande qu'il avait sur les lèvres depuis l'arrivée du comte.

—Je le sais, d'Erbray, dit-il, je connais votre dévouement à vos amis, et si j'ai des regrets, ce n'est pas tant d'avoir été blessé en défendant vos intérêts que de me trouver pour longtemps dans l'impossibilité de vous rendre les services que vous attendiez de moi... J'espère cependant que ce fâcheux accident ne changera rien à nos premiers arrangements.

Cette demande acheva de dissiper les inquiétudes d'abord inspirées au comte par l'attitude sourdement hostile de son ami. A travers l'aigreur et l'ironie de ses réparties, il avait démêlé une telle rancune contre les bohémiens, une avidité si tenace, qu'il se sentit assuré de son concours, et songeant qu'il ne risquait rien à être prodigue de promesse.

—Je pense que vous n'en doutez pas, Roger, répondit-il avec chaleur. Non-seulement je tiendrai scrupuleusement mes engagements, mais j'aviserais aux moyens de vous en assurer la continuation, même alors que je ne serai plus là pour les tenir. Si je ne vous l'ai pas dit plus tôt, c'est que la chose me semblait toute naturelle après les événements de la nuit dernière. Ils ont établi entre nous des liens indissolubles, Roger, et je ne suis pas homme à l'oublier... Mais je ne veux pas vous fatiguer en prolongeant cette conversation qui n'a déjà que trop duré. Vous avez besoin de repos pour vous préparer à la visite des juges, et je vous laisse. A bientôt, mon pauvre Roger, ajouta-t-il en serrant d'un air affectueux la main du blessé

Et après lui avoir adressé un dernier sourire d'encourage-

ment, il sortit de l'appartement, le laissant beaucoup plus calme, et en dépit de son apparente incrédulité, presque rassuré.

—Votre prédiction s'est vérifiée, docteur, dit-il au chirurgien, en arrivant dans l'antichambre. Votre malade souffre déjà moins. Croyez-vous donc vraiment qu'il ne reste aucun espoir ?

—Aucun, monsieur le comte, et je ne puis vous répéter ce que je vous ai déjà dit : il ne passera pas la nuit prochaine.

—Pauvre Roger ! fit le comte d'un air pénétré. Tâchez au moins de lui rendre ces dernières heures aussi douces que possible. Gardez-vous surtout de lui rien dire qui puisse l'éclairer sur son état. Je le connais, ce serait le soumettre inutilement à une affreuse torture. Lorsque le moment en sera venu, je lui apprendrai moi-même la vérité... Ah ! un dernier mot, docteur. Le prévôt de Derval voudra sans doute interroger le baron ; mon pauvre ami demande lui-même à être entendu de la justice, et je ne voudrais pas lui refuser cette satisfaction. Mais je crains que sa faiblesse ne soit un obstacle à l'accomplissement de son désir. N'y aurait-il pas moyen de lui rendre, ne fût-ce que pour quelques instants, une partie des forces qui l'abandonnent ?

—Ce sera facile, répondit le chirurgien. Que monsieur le comte me fasse prévenir de l'arrivée des juges, et sur le champ j'administrerai une potion cordiale.

—C'est bien, docteur, j'y penserai. Retournez maintenant auprès de votre malade, et lui ménagez autant que possible les visites et les émotions... Quand à ce prêtre, se dit-il en s'éloignant, j'en fais mon affaire.

Et ayant aperçu par une fenêtre Cottin qui l'attendait avec son digne acolyte, le marchand de gibier, il se hâta de descendre dans la cour.

La nuit était venue. Un silence profond régnait dans la chambre du baron d'Escoubiac, où la pâle clarté d'une veilleuse permettait à peine de distinguer, dans l'ombre de l'alcôve la forme immobile du blessé et celle du chirurgien, assis au pied du lit, et luttant à grande peine contre le sommeil. Depuis plusieurs heures, les souffrances du baron s'étaient apaisées, mais il était en proie à une accablante faiblesse, et son visage, où perlait déjà la sueur froide et visqueuse de l'agonie, portait les traces évidentes d'une dissolution prochaine.

Mais son abattement était si profond qu'il ne semblait pas avoir conscience de son état, et aucune des appréhensions premières du comte d'Erbray ne s'était réalisée.

Le prévôt de Derval, mandé à la hâte, était arrivé à Mont-brun dans l'après-midi, et grâce à la potion cordiale administrée par le chirurgien, le baron, ranimé un instant, avait retrouvé la force et le triste courage de faire et de signer la déclaration mensongère qui vouait un innocent à la mort.

Bien qu'il n'eût pénétré qu'à demi les secrets du comte, et qu'il fût persuadé de la culpabilité de Pharold, au moment d'accomplir cet acte dont il ne se dissimulait ni la lâcheté, ni la honte, un dernier scrupule s'était réveillé dans son âme ébranlée par la souffrance. Il avait rougi et balbutié, et si le comte n'eût été présent, et ne l'eût encouragé et soutenu du regard, peut-être l'audace nécessaire lui eût-elle fait défaut.

Mais il la trouva dans la crainte involontaire que lui inspirait le comte, dont il connaissait le caractère hautain et vindicatif, et surtout dans la peur misérable de s'aliéner son bon

vouloir. Son trouble et son hésitation furent mis du reste sur le compte de la souffrance ; et le prévôt, tout en manifestant une certaine surprise, ne songea point à contester les détails de cette confession d'un mourant, encore moins à en mettre la sincérité en doute.

Cet effort, de toutes façons pénible, avait épuisé le peu de forces qui restaient au blessé, et il tomba presque aussitôt dans l'état de faiblesse et de prostration dont il n'était plus sorti. Une lourde somnolence paralysait son cerveau appesanti, et depuis près de deux heures, il était plongé dans une sorte de sommeil léthargique que le chirurgien n'osait troubler, bien qu'il y vit un fâcheux présage.

Tout à coup un bruit léger fit tressaillir le chirurgien, et le tira de l'engourdissement où l'avaient fait tomber la fatigue et l'immobilité.

La porte de l'appartement venait de s'ouvrir avec précaution, et le comte d'Erbray s'avançait vers le lit d'un air affligé et inquiet. Mais cette affliction apparente cachait une joie qui perçait parfois dans le pétilllement de son regard. Depuis le matin tout lui réussissait avec une facilité inespérée.

Il avait tenu sous les pas de Pharold, échappé à ses gardes, un piège dont le concours, maintenant acquis, de Breton le marchand de gibier, lui assurait presque le succès ; il avait mis le seau à sa perte par la déclaration du baron, et la mort, en glaçant les lèvres de son complice, allait rendre irrévocable la condamnation du bohémien. Aussi, maintenant qu'il avait obtenu du baron tout ce qu'il en pouvait espérer, attendait-il sa fin avec une impatience et une anxiété qu'il avait peine à dissimuler.

A son arrivée, les yeux du mourant s'étaient entr'ouverts en même temps que ceux du chirurgien. Il avait aperçu le comte et fait un mouvement comme pour se tourner de son côté. Mais ses forces l'avaient trahi, et, tandis que sa tête était retombée pesamment sur son oreiller, ses paupières s'étaient abaissées sur ses yeux hagards.

Ni le comte, ni le chirurgien, qui venaient de s'aborder, n'avaient aperçu ce mouvement.

—Il dort, dit le chirurgien à voix basse, ne l'éveillez pas.

Le comte jeta un regard sur le visage livide du blessé pour s'assurer du fait ; puis il fit signe au médecin de le suivre et l'entraîna à quelques pas du lit, en dehors des rideaux à demi tirés de l'alcôve.

—J'arrive d'une course autour de mes bois, et je viens seulement de recevoir votre message, docteur, dit-il à voix basse.

—Je pensais bien que, pour ne pas venir tout de suite, il fallait que M. le comte fût absent ou retenu, répondit le chirurgien. Du reste, ce retard n'a pas eu de conséquences fâcheuses. Le sommeil de M. le baron a duré plus longtemps que je ne m'y attendais.

—Et peut-il durer longtemps encore ? demanda le comte, sur le visage duquel se peignit une anxiété assez vive.

—Non, malheureusement. La respiration s'embarrasse et devient pénible, le pouls se ralentit, et j'attends le réveil d'un instant à l'autre.

Comme s'il eût voulu donner raison au pronostic du chirurgien, le baron ouvrit de nouveau les yeux, et, surpris de se

trouver senl, il promena un regard inquiet autour de lui. Tout à coup, il aperçut, se reflétant sur les rideaux, les ombres du médecin et du comte; il entendit le murmure de leur voix, et, se doutant qu'il était l'objet de la conversation, il avança péniblement la tête et prêta l'oreille.

—Si j'ai bien compris ce que vous m'avez fait dire, reprit le comte d'Erbray, ce réveil sera le commencement de l'agonie.

—Oui, monsieur le comte.

—Et cette agonie sera-t-elle longue?

—Non; mais elle peut être pénible si l'inflammation, réveillée, a fait des progrès. Heureusement qu'alors elle sera d'autant plus courte, que les souffrances seront plus vives.

Le visage du vieillard se rasséna.

—En tous cas, reprit le chirurgien, monsieur le comte fera bien, s'il veut entretenir le blessé d'affaires sérieuses, de ne pas perdre un instant, et il serait urgent aussi d'envoyer chercher le recteur de la paroisse.

—J'en ai donné l'ordre à mon arrivée, répondit le comte, et, quant au reste, je suivrai votre conseil. Pauvre Roger!

Cependant, le baron d'Esoublac, trop bien servi par cette finesse de perception dont l'approche de la mort douc souvent les sens surexcités des malades, n'avait perdu ni un mot, ni un geste de la conversation. Une lumière horrible se fit dans son esprit, et la vérité lui apparut si hideuse, que son âme révoltée la repoussa avec épouvante. Un instant, il se crut le jouet d'un rêve ou d'une hallucination.

Mais, au moment où le comte prononçait d'un ton pénétré ses dernières paroles, il vit se refléter dans une glace le regard du vieillard, et il y surprit un pétitement de joie si triomphant et si atroce, que son dernier doute s'évanouit. Une larme mouilla sa paupière desséchée par la fièvre, et il se tordit les mains dans un muet désespoir. En même temps, un gémissement lui échappa, arraché autant par l'angoisse que par le retour de la douleur.

—Le voilà qui se réveille, dit vivement le chirurgien. Je vous laisse avec lui, monsieur le comte.

Et, d'un pas furtif, il gagna la porte qu'un instant après il referma derrière lui.

—D'Erbray! cria le baron croyant au départ du comte, d'Erbray!

—Me voici, Roger, répondit le vieillard en s'avancant d'un air empressé et affectueux. Que me voulez-vous?

—Ah! vous étiez là, fit le baron étonné. Qui donc, alors viens de sortir?

—Le chirurgien. Il m'a cédé sa place pour quelques instants.

—Ah! fit le baron en pâlisant. Et que vous a-t-il dit de mon état?

—Mais rien qui ne soit rassurant, répondit tranquillement le comte. Le sommeil que vous venez de goûter lui semble du meilleur augure, et, bien qu'il vous trouve un peu faible, il est, en somme, fort satisfait.

—Vraiment, il vous a dit cela! reprit le blessé avec une sombre ironie.

—Certes.

Le baron se souleva par un pénible effort, et, regardant le comte dans les yeux:

—Eh bien! vous mentez, d'Erbray, s'écria-t-il.

—Roger!... fit le comte en pâlisant.

—Oui, vous mentez! reprit le baron les traits contractés par une indicible fureur. Ne niez pas, ce serait inutile. J'étais éveillé tout à l'heure et j'ai tout entendu. Depuis ce matin, vous me trompez lâchement; je suis perdu, vous le savez, et vous ne me l'avez pas dit. Ce n'était pas assez d'avoir pris ma vie, il vous fallait encore le sacrifice de ma conscience. Après avoir abusé de ma détresse pour me faire ramasser dans la boue le morceau de pain que vous me jetiez, vous vous êtes oïseusement joué de ma confiance et de je ne sais quel reste d'amitié qui survivait à ma haine et à mon mépris. Vous n'avez pas eu une pensée de regret, pas un mouvement de compassion pour le malheureux qui mourait pour vous; non, pas un! Car, ce qui vous a conduit ici, ce n'est pas la pitié, c'est la peur. Pour être plus sûr que ma bouche garderait fidèlement votre secret, vous venez la sceller d'un dernier baiser de Judas! Ah! tout cela est infâme... Mais la mort qui m'étreint n'a pas encore glacé mon souffle. Ce que j'ai fait, je puis le défaire, et Dieu, ou, à son défaut, la haine, m'en donnera la force. Oui, j'appellerai le prêtre, j'appellerai les juges, et, devant tous, je vous arracherai votre masque et je vous enlèverai la vérité au visage!

—Roger! s'écria le comte épouvanté de l'effroyable surexcitation du moribond, ayez pitié de vous, sinon de moi. Calmez-vous.

—Pitié! répliqua avec un ricanement de rage le moribond qui semblait puiser dans la colère et la fièvre une force surhumaine. Vous osez en demander, vous! en avez-vous donc eu pour moi? En avez-vous aussi pour ce malheureux bohémien dont vous avez froidement médité la mort, et qui est innocent, oui, innocent! s'écria-t-il en lançant au comte un regard si foudroyant qu'il glaça la parole sur ses lèvres. Car j'y vois clair à présent dans vos mensonges et vos trahisons, et j'en ferais le serment, l'assassin c'était vous, ou quelque misérable payé par vous! Et vous avez cru que, le sachant, je me tairais!... Ah! j'ai eu bien des hontes et courbé le front sous bien des nécessités! J'ai plus d'une fois lavé dans le sang la souillure dont un mépris trop mérité m'avait couvert, mais je l'ai du moins lavée moi-même et l'épée à la main. Je ne suis pas allé emprunter la rapière d'un brave ou le poignard d'un assassin! Si bas que tombe un gentilhomme, il est une chose qui ne doit jamais mourir en lui, monsieur le comte d'Erbray, c'est le courage, et votre lâcheté me fait horreur! Je n'en veux pas emporter la complicité dans la tombe!... Vous souriez, ajouta-t-il en voyant sur les lèvres du comte, redevenu maître de lui-même, un sourire haineux et méprisant. Oh! je comprends pourquoi! Vous avez agi avec le chirurgien comme avec le prêtre, vous l'avez éloigné, et, parce que vous faites la solitude autour de moi, vous raillez mon impuissance! Mais cet homme n'est pas encore si loin qu'il ne puisse revenir. S'il n'entend pas ma voix, il entendra du moins ceci!

Et rassemblant ses forces dans un suprême effort, il redressa soudain son corps brisé et s'élança d'un mouvement si brusque et si inattendu sur un cordon de sonnette qui pendait à son chevet, qu'il le saisit avant que le comte, stupéfait, songeât à lui arrêter la main.

Mais un instant après, le comte, revenu de sa stupeur, s'était précipité sur lui; il lui avait saisi le bras, et le serrant avec violence, il le maintint immobile et comme paralysé.

(La suite au prochain numéro.)

GEORGE et LOUISE.

VII

(Suite.)

J'étais dans les premiers ; c'est tout ce qui me revint, car à ce spectacle des deux frères marchant côte à côte derrière leur sœur morte, sans se regarder ni s'adresser une seule parole, le plus grand trouble m'avait saisi. Je ne faisais attention qu'à cela, et c'est à peine si je me souvins du nombre de messes hautes et basses qui furent dites. On avait déposé le cercueil

dans l'allée du milieu, entre les grands cierges à candélabres de bois et les six têtes de mort qui signifient notre triste sort à tous, sans exception ; les messes et les chants se suivaient ; l'église était froide, les vitraux blancs, la foule nombreuse, et je ne voyais que Jean et Jacques, tantôt agenouillés et tantôt debout.

On sortit enfin ; la terre du cimetière, derrière la nef, était couverte de glace. Le *De Profundis* commença, un grand murmure répondit : les gens priaient !... On se dépêchait... on grelottait ; et seulement quand le fossoyeur et son garçon eurent passé les cordes et que le cercueil se mit à descendre, et que les cordes étant retirées, les grosses mottes de terre, dures comme du roc, commencèrent à tomber avec un bruit sourd, seulement alors les deux frères se regardèrent comme épouvantés, mais ils ne se dirent rien.

Quelques parents réunis autour d'eux et du pauvre M. Picot les emmenèrent ; nous suivîmes tous en désordre.

Les invités rentrèrent à la maison ; beaucoup qui ne l'étaient pas les suivirent, et l'on s'assit autour des tables, où tous les grands mangeurs du pays, en face des soupes grasses, des énormes quartiers de bœuf, des plats de choux garnis de lard et de saucisses, commencèrent par s'en donner selon leur habitude, sans s'inquiéter du reste. Chos : terrible, les deux frères étaient encore placés l'un à côté de l'autre, en tête de la grande table. Ils ne mangèrent point. Seulement M. Jacques buvait de temps en temps un peu de vin, et restait là, les yeux baissés, tout sombre. Jean, lui, les bras croisés, regardait son assiette ; il n'avait l'air de rien voir.

Trois ou quatre vieux amis de la maison parlaient entre eux à voix basse, on n'entendait que le bruit des verres et des fourchettes, quand tout à coup M. Picot, sa bonne figure de brave homme toute rouge et les yeux pleins de larmes, dit :

— Jean !... Jacques !... vous avez perdu votre sœur, qui vous aimait tant !... Si elle avait pu vous réconcilier, la pauvre âme, ç'aurait été sa plus grande consolation dans cette vie et son bonheur dans l'autre ! Jusqu'à la dernière minute elle ne parlait que de vous... Elle aurait voulu vous voir ensemble près de son lit, la main dans la main, comme deux bons frères... Elle vous appelait !... Est-ce que vous ne voudrez pas vous embrasser en mémoire de Catherine ?... Tous vos vieux amis, qui sont ici, seraient contents ; au milieu de ce grand chagrin,

nous serions un peu soulagés... Allons, Jacques, Jean, Catherine vous le demande, et moi votre frère, et nous tous !..

Il leur tendait les bras ; beaucoup sanglotaient !.. Et dans le même instant les deux frères se levèrent ; ils s'embrassèrent, en se serrant et gémissant d'une manière épouvantable. Et j'ai pensé depuis qu'ils auraient peut-être été réconciliés, sans ces tas de mangeurs et d'ivrognes qui se trouvaient là, la bouche et l'estomac pleins, et qui se mirent à trépigner, à battre des mains, criant :

— A la bonne heure !... A la bonne heure !... Embrassez-vous... C'est ça !

Toute la maison en tremblait ; les deux frères en furent comme réveillés ; ils se retournèrent tout pâles, regardant ce tumulte.

C'était une honte pour la maison mortuaire !

De pareils repas, que des gueux attendent quelquefois cinq ou six ans d'avance, disant : " Bientôt un tel ou une telle mourront, et nous

pourrons nous goberger au dépens des héritiers !..." ces repas sont de véritables abomination ; mais que voulez-vous, c'est un usage bien antique, ça remonte avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, voilà comme on buvait et l'on se régala dans les bois, à la mort des anciens chefs ; de père en fils il faut que cela continue. A la fin l'indignation de Jacques ne put se contenir, ses gros sourcils se froncèrent et d'une voix de tonnerre il dit ;

— Je pars !

Il aurait voulu ajouter autre chose et crier à ces goinfres de se taire ; mais sans doute par considération des honnêtes gens, il n'en dit pas davantage et sortit.

J'étais indigné contre la mauvaise race.



Alors les deux frères se regardèrent.... (Page 198, col. 1.)

M. Jean se rassit et resta quelques instants encore au milieu du grand tumulte; il était blanc comme un linge et tremblait des pieds à la tête.

—Prenez un verre de vin, lui dis-je, en lui présentant un verre.

Alors il but et me dit :

—Merci, monsieur Florence.

M. Jacques passait déjà devant les fenêtres, sur son traîneau, il retournait aux Chaumes; M. Picot, qui l'avait reconduit, rentra dans la salle, tout consterné, et les amis baissaient la tête sans rien dire; mais les mangeurs et les braillards, tout en célébrant la réconciliation des deux frères, n'en perdaient pas un coup de dent; je n'ai jamais vu manger comme à cet enterrement. On voyait bien que plusieurs de ces abominables gueux auraient souhaité voir mourir un de leurs soi-disant amis ou connaissances tous les quinze jours, pour recommencer la fête.

Enfin, quand on ne peut pas changer les choses, il vaut mieux se taire.

Un quart d'heure environ après le départ de M. Jacques, M. Jean me fit signe; nous sortîmes à notre tour.

Il attela lui-même les chevaux, et tout étant en ordre, nous reprîmes le chemin du village, où nous rentrâmes sur les six heures, sans nous être dit un mot de ce qui venait de se passer.

VIII

Le lendemain, les frères Rantzau ne s'aimaient ni plus ni moins qu'avant; mais comme leurs affaires ne me regardaient pas, je m'occupai tranquillement des miennes.

On eut encore beaucoup à souffrir du froid jusqu'à la fin de mars; enfin ce rude hiver finit comme les autres: après les grandes gelées arrivèrent à la fonte des neiges les grandes inondations de la vallée et les balayages de la rue; les soieries et les moulins se remirent à marcher; et puis un beau matin, on entendit la première alouette gazouiller dans le ciel encore pâle sa douce chanson, qui vous fait lever les yeux et penser:

—Voilà le printemps revenu!... Les haies vont refleurir. Dans quinze jours ou trois semaines, les enfants conduiront les chèvres à la pâture; ils feront des entailles aux bouleaux, pour boire la sève nouvelle; et les jeunes filles, le corsage entouré de rameaux verts, iront encore une fois de maison en maison, chanter en dansant le vieux cantique du *Tri mâso*:

*Tri mâso,
So lo mâ, et lo tri mâ
So lo tri mâ so!*

Pas un montagnard qui ne se figure ces choses d'avance, et qui ne dise le soir, en rentrant, les épaules courbées sous sa petite porte: "Aujourd'hui, j'ai entendu chanter la première alouette!" Comme on dit en ville: "J'ai vu la première hirondelle."

Mars, avril et mai sont encore bien durs à passer, car alors les pommes de terre, le grain et le foin étant presque épuisés, il faut attendre longtemps les nouvelles récoltes; mais c'est égale, on n'a plus froid, et la gaieté vous revient avant l'abondance.

Or, tandis que les choses marchaient ainsi, comme elles

marcheront encore des centaines et des milliers d'années, lorsque nous n'y serons plus, des bruits nouveaux commencent à courir le pays.

D'abord ce fut une grande histoire touchant le dey d'Alger, qui, depuis longtemps, arrêtait les voyageurs en mer et les faisait vendre comme esclaves sur les marchés. Ces bruits se répandirent, et l'on apprit aussi que le malheureux avait frappé notre ambassadeur au visage, avec son évantail; c'était un affront pour la France!

Martin, le savoyard, en passant aux Chaumes, vendit des quantités d'images d'Épinal, représentant le dey Musien, son marché d'esclaves, et ses femmes assises à terre, les jambes croisées comme nos tailleurs, et jouant de la guitare.

Puis, tout à coup on apprit que notre flotte était partie, pour réclamer les chrétiens que le bandit retenait au bague. Ce fut une grande joie! Chaque soir, à la mairie, après avoir transcrit mes actes de l'état civil, je lisais les nouvelles dans le *Moniteur de la Meurthe*. J'avais à l'école une carte d'Afrique, et je montrais à mes élèves l'endroit où nichaient les pirates, me figurant nos soldats et nos matelots en pleine mer.

Nous faisons des vœux, comme tout le monde, pour le succès des armées du roi. J'avais même de mon propre chef ordonné la prière matin et soir pour nos soldats, dont plusieurs étaient du village.

J'expliquai aux enfants que c'était notre devoir de réclamer la justice et de secourir les malheureux; ils le comprirent très-bien; c'est naturel à l'homme d'aimer la justice.

Malheureusement il arriva des coups de vent et d'autres retards qui nous inquiétèrent beaucoup; puis on fit le débarquement, et l'on se mit à bombarder—non pas la ville, comme ont fait les Allemands en pays chrétiens!—mais les forts d'Alger. Les barbares se défendaient bien; ils coupaient la tête de nos soldats blessés; l'indignation augmentait de jour en jour. Nous avions encore aux Chaumes Nicolas Guette, dit l'Égyptien, un vieux soldat qui se plaisait à parler des pyramides, des mosquées et de tout ce qu'il avait vu durant sa jeunesse. On allait chez lui se faire donner des explications sur la campagne; il mâchait du tabac et n'ignorait de rien. Sa baraque était toujours pleine de gens; ma femme elle-même allait l'entendre.

Cela traînait ainsi, quand, au commencement de juillet, le *Moniteur* annonça que le fort de l'Empereur avait sauté; que les Arabes s'étaient sauvés par une porte de derrière, du côté des montagnes, et que le dey d'Alger était pris, avec ses femmes, ses nègres, son bague et sa ménagerie. La nouvelle s'en répandit du jour au lendemain, on criait partout:

—Vive le roi!

Triboulet, le percepteur, passa sur son char à bœufs, disant qu'il fallait dissoudre la Chambre et faire de nouvelles élections. Il avait le mandement de Mgr Forbin-Janson, notre évêque, ordonnant des actions de grâce dans toutes les églises du diocèse, pour célébrer la victoire de notre sainte religion sur les infidèles.

On annonçait aussi de nouvelles missions dans les départements de l'Est, pour convertir les luthériens et les juifs, chose qui me parut bien étonnante, puisqu'ils ne nous faisaient pas la guerre, étant de notre propre pays.

Ces vieux souvenirs sont encore présents à ma mémoire; je

me rappelle que bien des personnes honorables n'étaient pas contentes ! M. Jacques, notamment, ne se gênait pas de dire que les jésuites pourraient chanter leurs victoires, quand ils auraient été se battre eux-mêmes, mais que celles de la France ne les regardaient pas ; que la France se battrait pour la justice, et non pour le triomphe de la sainte congrégation, qui voulait faire croire que nos armées étaient les siennes.

Ces propos inconsidérés furent rapportés à M. Jean ; ils l'indignèrent, car depuis sa nomination de maire, il était devenu dévot et ne manquait jamais d'assister à la messe et à toutes les processions. Cependant ils se tut d'abord, et quelques jours après seulement, lorsque les premières nouvelles de la révolte des Parisiens contre Charles X arrivèrent, et que Nicolas Guette, Jean Limon, l'épicier Claudel, M. Jacques et cinq ou six autres notables réunis le soir à l'auberge du Pied-de-Bœuf, se permirent de chanter des chansons de Béranger, contre le roi, le clergé et la noblesse, seulement alors, je vis le véritable caractère de notre maire.

Nous étions seuls à la mairie ; et comme je lui disais que les Parisiens n'avaient égard à rien, qu'ils se moquaient de tout, lui ne pouvant se contenir d'avantage, s'écria :

—Ce n'est pas seulement à Paris qu'on trouve des gueux ; il s'en rencontre jusque dans les derniers villages, capables de se révolter contre les autorités légitimes. Mais gare !... s'écria-t-il, gare ! nous avons l'œil sur eux, le brigadier de gendarmerie est prévenu, les menottes sont prêtes... Jo ne vous dis que ça, monsieur Florence.

Il se promenait de long en large dans la salle ; et s'arrêtant près d'une fenêtre, les yeux tournés vers la maison de M. Jacques, il leva le doigt d'un air menaçant, les dents serrées, et dit :

—Attends !... Attends, vaurien !... Tu recevras bientôt de mes nouvelles.

Je n'ai jamais vu de figure plus mauvaise que celle de M. Jean en ce moment ; j'en frémis, pensant tout bas :

—Comment ! sa haine va jusqu'à dénoncer son frère !

Et je crois réellement que la dénonciation était partie, que les gendarmes devaient venir, quand tout à coup on apprit que les Parisiens avaient massacré les Suisses et la garde royale ; qu'ils étaient les maîtres partout ; que Charles X se sauvait, et que Louis Philippe d'Orléans venait d'être nommé lieutenant général du royaume.

On apprit presque aussitôt que notre évêque Forbin-Janson était chassé de Nancy, que le peuple avait ravagé son palais ; et le surlendemain de ces terribles nouvelles, la fureur fut déchainée chez nous : les montagnards se remuaient ; d'heure en heure, on apprenait du nouveau.

Moi, naturellement, je ne bougeais pas de mon école. Marie-Anne me disait :

—Au nom du ciel, Florence, ne te mêle de rien, ne dis rien, ne parle pas !

Je n'avais pas envie non plus de parler, ni de me mêler d'affaires pareilles. Oh ! non, j'aurais plutôt voulu pouvoir fermer la porte et les fenêtres ; malheureusement il fallait laisser l'école ouverte, et les trois quarts des bancs étaient vides.

De tous les côtés dans la rue, on disait :

—Les gens de Dabo arrivent... Ils veulent régler leurs

comptes avec la partie forestière... Ils sont en route... Ils sont à Valsch... Ils sont au Grand-Soldat... Ils approchent !...

Finalement cinq ou six garçons, courant pieds nus, traversèrent le village en criant :

—Les voilà !... les voilà !...

Et regardant vers la côte, je les vis sortir du bois par centaines : hommes, femmes, enfants, avec des fusils, des fourches, des haches, et descendre dans le chemin creux des Chênevrières ; on ne voyait plus que le haut des fourches ; mais il en sortait toujours de la forêt, cela n'en finissait pas !

Alors entendant sonner dix heures, je renvoyai les enfants, en leur disant de se sauver chez leurs parents. Je fermai la porte et je fis monter Paul et Juliette dans la chambre en haut.

La tête des montagnards arrivait déjà par le bout du village ; ils criaient en tumulte, comme une bande de corbeaux :

—Les procès-verbaux !... les procès-verbaux ! A bas les gardes forestiers !... A bas les curés... A bas les rats de cave.. les percepteurs et tout le reste !... Nous sommes le maître !... Le bois est à nous !... Vive Lafayette !...

Ils allaient chez le garde général, détruire tous les procès-verbaux qu'on avait dressés contre eux, pensant qu'alors tout serait fini ; les malheureux ne savaient pas que la copie de ces papiers était au tribunal de Sarrebourg ; ils ne savaient rien et ne voulaient rien entendre.

(La suite au prochain numéro.)



Biscuits Purgatifs Parisiens

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,

Etc., Etc., Etc.

A vendre dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires

PICAULT & CIE.,

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.